

Pendant toutes ces années de travail et de solitude, alors qu'il avait chéri en secret le souvenir de Miranda jusqu'à l'ériger en condition pourtant informulée de son bonheur, Isaac n'avait prêté qu'une attention distraite à l'ascension d'Éric Benedetti. Tout au plus avait-il appris que le bouc émissaire de son école était finalement devenu un écrivain célèbre. Ce dernier avait étudié la biographie de ses héros, les créances de Balzac et les amours de Stendhal comme d'autres compilent la vie des saints, se constituant ainsi un panthéon personnel. Comme tout le monde, Isaac avait entendu dire que Benedetti était devenu aveugle et savait que les rumeurs les plus folles circulaient à ce sujet. D'aucuns murmuraient que l'auteur à succès s'était volontairement crevé les yeux afin de mieux tourner son regard vers l'intérieur. Ses détracteurs l'accusaient d'ailleurs de complaisance, car il refusait de démentir en public ces ragots ridicules. Certains lui prêtaient un talent supérieur à cause de son handicap, comme on reconnaît aux canaris ayant perdu la vue un chant plus mélodieux. D'autres le comparaient même

à Homère, le considérant sans forfanterie comme « l'aède de la cour du lycée ». Il est vrai que ses romances adolescentes tournaient parfois à la tragédie grecque. Benedetti lui-même entretenait sa légende en restant rare dans les médias tout en distillant sur les réseaux sociaux de mystérieuses anecdotes que ses admiratrices enamourées se chargeaient de relayer. On annonçait depuis plusieurs semaines la sortie d'un nouvel opus à grand renfort de procédés publicitaires. Les magazines imprimaient au compte-gouttes les bonnes feuilles d'un livre qui, pour la première fois, se voulait autobiographique. Le public se délectait par avance des détails croustillants d'une vie jusque-là préservée des inquisitions de la presse. On allait enfin tout savoir et les lectrices, excitées par la célébrité aussi bien que par la célébrité, rongeaient leur frein en attendant la date de parution. Le courrier du cœur abondait en déclarations enflammées. On projetait sur ces orbites vides des divagations toutes personnelles. Certaines femmes le voyaient comme l'amant idéal, incapable de les juger sur leur aspect physique, d'autres comme une sorte d'oracle à même de démêler la trame du futur et de dénoncer les travers de la société. Isaac, quant à lui, était un sentimental honteux qui dénonçait chez les autres ce qu'il se reprochait à lui-même. Il n'avait donc pu finir le moindre livre de son ancien camarade de classe, ayant même abandonné son premier roman au bout de cent pages, tant les situations décrites lui avaient semblé mélodramatiques et caricaturales. En vérité, il l'avait peu connu et n'avait cédé aux sirènes médiatiques que par curiosité et nostalgie. Il s'étonnait tout de même qu'un parcours aussi mal engagé ait pu aboutir à une réussite pareille. Il ne lui avait pas reconnu beaucoup de talent, bien que sa légitimité en matière littéraire ait été des plus réduites. Après tout, Benedetti avait peut-être le génie que lui prêtait son éditeur et Isaac acceptait tout à fait l'idée que ses propres goûts ne soient pas universels. La célébrité toutefois l'impressionnait

et compensait l'absence supposée de don ou de caractère. Il envisageait même que la publication de son article, dont le retentissement ne manquerait pas d'être international, lui offrirait assez de visibilité pour renouer avec cette ancienne connaissance, mais cette fois sur un pied d'égalité.

Isaac était à Paris depuis maintenant deux jours. Il préparait la conférence de presse qui devait secouer la planète tout entière lorsqu'il apprit par la radio que le livre de Benedetti venait de sortir. En temps normal, il n'aurait prêté qu'une oreille distraite à cette nouvelle. Les raisons de sa présence dans la capitale le rendaient encore moins disponible que d'habitude, mais les journalistes évoquaient les sévices que l'auteur avait subis durant sa jeunesse et dissertaient si bien sur la personnalité malfaisante de son bourreau qu'Isaac se rendit aussitôt dans une librairie pour acquérir le livre. Dès les premières pages, il fut saisi par la description du pervers. Celui-ci, devenu scientifique de renom, lui ressemblait en tout point. La similitude, d'abord diffuse, croissait au fil du récit. L'auteur se concentrait sur la figure du mal véritable. Il ne pointait pas du doigt un seul individu comme étant le responsable de tous ses malheurs, reconnaissant l'universalité de la cruauté adolescente et la lâcheté propre au groupe. Il avait pourtant choisi, afin d'incarner ses propos, un personnage secondaire, l'un de ces hobereaux des cours d'école qui avilissent leurs semblables pour mieux échapper au châtement qu'ils infligent. Il comparait même ce tortionnaire juvénile aux fonctionnaires de Vichy qui précédaient les désirs de la Gestapo afin de flatter les autorités allemandes. Le mal incarné était pour lui cet acteur sans personnalité, victime toute désignée pour les brutes et qui, en devenant lui-même une bête sans ambition, transférait en quelque sorte son destin pourtant tracé sur une tierce personne. Il ne considérait pas Isaac comme l'artisan de sa détresse, mais seulement comme

l'auxiliaire du Malin, celui par qui la société tout entière se délite et s'abîme, le symbole de l'abjection véritable. « Qui n'empêche pas le mal le favorise », et la célèbre maxime de Cicéron figurait même en épigraphe du récit. C'est dans un moment de dépression absolue, revivant sans cesse son martyre, que Benedetti s'était finalement crevé les yeux, hurlant le nom du persécuteur qui était pourtant son semblable. Cette ignominie-là était au cœur du livre et les détails modifiés à dessein en rendaient la lecture à la fois transparente pour Isaac et inattaquable d'un point de vue légal. D'ailleurs, qui aurait été assez fou pour se reconnaître en public dans ce protagoniste odieux en demandant des comptes à la justice ? Mieux valait s'écraser, car on allait sans doute le reconnaître. Il suffisait de se pencher un tant soit peu sur son parcours professionnel pour épinglez les coïncidences qui n'en étaient pas. Isaac lut le livre d'une traite, passant une partie de la journée dans sa chambre d'hôtel au lieu de se rendre comme prévu à l'observatoire de Paris. Il était dévasté et ne savait ce qui était le pire, de l'image univoque que le livre donnait de lui, ou de la réalité chancelante de ses souvenirs. Il doutait à présent de sa propre mémoire, envisageant la possibilité d'avoir déguisé la réalité à son avantage. Bien sûr, il se rappelait le pauvre Benedetti qu'il avait plaint à de nombreuses reprises, retenant même ses coups, refusant de le blesser lorsqu'il devait agir comme les autres afin de se soustraire aux sarcasmes. Mais il n'avait jamais été le moteur de cette violence. À peine se voyait-il comme son instrument épisodique et involontaire. L'auteur décrivait pourtant avec moult détails des scènes terribles, proches de la torture, sans qu'Isaac pût se souvenir de quoi que ce soit de ce genre. Il n'aurait pu le tolérer à l'époque et le roman à sensation devait l'emporter sur l'autobiographie. Il se sentait pourtant bafoué par cette liberté narrative sans que le droit de se plaindre lui soit accordé le

moins du monde. Non seulement Benedetti avait falsifié la vérité en exagérant les brimades, mais il avait aussi enquêté sur la vie ultérieure d'Isaac. Il ne le décrivait pas uniquement comme un lâche, mais comme un traître ayant volé la fiancée de son meilleur ami. Comment pouvait-il seulement être au courant ? Les faits s'étaient déroulés après le lycée et pas du tout de cette manière abjecte. Isaac se voyait soudain privé de son meilleur souvenir qu'on dénaturait sous ses yeux afin de l'avilir. C'était une sensation atroce et Benedetti savait-il à quel point sa vengeance s'avérait efficace ? La parution du brûlot renvoyait Isaac à la honte qui l'avait toujours habité et dont il s'était pourtant cru lavé une fois pour toutes par l'affection de Miranda. Les accusations réveillaient chez lui ce sentiment de culpabilité qu'il avait malgré tout réussi à engourdir, le ramenant une fois encore à son adolescence mal digérée. C'est alors qu'il crut reconnaître l'influence de Walter. Le tandem amoureux que décrivait le livre s'était forgé dans le parjure, puis avait su donner le change pendant quelques années avant de se reformer loin des regards. Le goût de la trahison les liait l'un à l'autre de manière irrémédiable comme une alliance contre nature et, bien que trop dramatique, la description produite par Benedetti rappelait à Isaac le sentiment qu'il avait éprouvé en revoyant Miranda. Les liens Facebook, les comptes Twitter et tous les réseaux sociaux étaient comme des fenêtres ouvertes sur la vie intime des individus. Isaac maudissait à présent sa propre naïveté, se découvrant des ennemis puissants dont il avait oublié jusqu'à l'existence. Tous les messages qu'il avait envoyés à Miranda, toutes les photos qu'il avait postées sur sa page, tous les commentaires étaient devenus des armes qui se retournaient maintenant contre lui, des preuves de sa corruption pour qui voulait l'accuser. Toutefois, il était désormais convaincu que Benedetti n'avait pu agir seul. Certains détails trahissaient une

connaissance de la réalité qui ne pouvait être la sienne. Walter devait être à la manœuvre, d'une manière ou d'une autre. Les avait-il entendus sans rien dire, la nuit où Isaac et Miranda avaient couché ensemble pour la toute première fois? Par la suite, il avait dû les épier tous les deux pendant des années à la recherche d'une faille, jusqu'à ce que Benedetti, dont Isaac lui avait parlé, apparaisse enfin comme l'instrument parfait de sa vengeance. Il imaginait pourtant mal la rencontre entre Kerven, le play-boy déclassé, et Benedetti, l'agneau pascal. Comment une association aussi improbable avait-elle pu voir le jour? Le ressentiment commun semblait en tout cas manifeste. Avec le temps, Isaac avait oublié et s'était peu à peu construit un personnage qui lui permettait de vivre en société. Il ne s'était plus soucié de cette colère dont il découvrait maintenant l'ampleur avec stupéfaction. Bien sûr la sortie du livre survenait au plus mauvais moment et ne manquerait pas d'alimenter la presse à scandale dès qu'Isaac serait identifié de manière formelle, ce qui finirait par arriver tôt ou tard. Non seulement son crime était ignoble, mais il s'en était pris à la personnalité préférée des Français, Benedetti ayant détrôné depuis peu Jean-Jacques Goldman à cette place si convoitée. La galaxie Eurêka s'en trouverait-elle relayée au second plan et l'authenticité de la découverte mise à mal par la nature de son inventeur? Isaac ne perdait pas de vue la conférence de presse qui devait avoir lieu le lendemain matin. L'annonce la plus sensationnelle de tous les temps serait-elle entachée par les révélations salaces d'un Tirésias médiatique? Des journalistes du monde entier avaient été conviés, mis en appétit par une rumeur bien orchestrée. On ne se déplaçait plus sans la promesse d'une annonce à couper le souffle et, comme les grandes marques vendaient une révolution culturelle à chaque nouveau produit, l'Observatoire avait pris la mesure de l'événement et s'était adjoint les services d'une agence de

communication. Les annonces régulières battaient maintenant le rappel du monde scientifique, mais aussi, et c'était une nouveauté, de tous les grands médias. Paris espérait, sans se l'avouer, redevenir le centre du monde. Isaac envisageait pourtant avec difficulté de sortir à nouveau dans la rue. Il était maintenant persuadé qu'une marque infamante le désignait à la vindicte populaire et se voyait déjà lapidé par la foule en colère dans le jardin du Luxembourg. Il envoya un message à Miranda pour lui dire qu'il l'aimait, sans même comprendre qu'il écrivait ces mots pour la toute première fois. Prenant son courage à deux mains, il quitta tout de même l'hôtel en rasant les murs et s'engouffra dans le métro par simple réflexe.

Une fois rue Saint-Denis, Isaac n'aurait su dire pourquoi il était venu là, s'étant déplacé comme un automate, mû par la grâce de ressorts invisibles. Quelques vieilles dames soutenaient encore les façades lézardées, colonnes d'un ancien temple consacré aux plaisirs tarifés. Le quartier véhiculait toujours l'image d'une ville interlope et canaille où la misère se parait des atours de la gaieté. Les touristes du monde entier continuaient d'arpenter ces trottoirs comme on visite un décor abandonné depuis longtemps, refusant d'admettre tout changement. Bien qu'ayant grandi à Paris, Isaac n'avait jamais connu ces rues autrement qu'encombrées de souvenirs d'emprunt. Les filles avaient cédé la place aux portefaix de l'industrie textile, main-d'œuvre tout aussi clandestine et corvéable. Le sordide le disputait à présent aux fast-foods et aux grossistes de prêt-à-porter, d'autant plus dérangeant qu'il était à l'agonie. Sans réfléchir, Isaac passa sous un porche, voulant croire que ses vieilles habitudes du boulevard Foch étaient maintenant révolues. Ce n'est qu'en voyant l'enseigne qu'il comprit enfin la mécanique à laquelle il avait obéi. L'adresse, qu'il croyait avoir oubliée, lui avait été recommandée par un collègue de l'institut. Il fut accueilli par un jeune homme

à *dreadlocks* et *piercings* qui lui expliqua le fonctionnement du dispositif sur un ton relevant de la confiance et de l'initiation. La formule était habile. Tout ce décorum lui donnait l'impression de bénéficier à titre exceptionnel d'un avantage indu. Un siècle auparavant, il aurait sans doute entrouvert les tentures d'une fumerie d'opium, dissimulée dans quelques bas quartiers de la ville, mais la lumière du jour qui émanait de la verrière, les plantes vertes et le mobilier suédois trahissaient la nature à la fois salubre et généreuse du commerce.

Une fois la porte de la cabine refermée, Isaac se déshabilla et entra dans la baignoire en forme d'œuf. L'eau était bleue, lumineuse et chaude. Il pénétra dans ce qui tenait du sarcophage, tira la trappe derrière lui et s'allongea de tout son long, laissant son corps flotter dans le sel d'Epsom. Il aurait pu être en hibernation dans une capsule spatiale à destination d'une planète lointaine. Le sentiment de bien-être et de sécurité fut immédiat. Le monde extérieur avait cessé d'exister. Libéré du bruit et de la pesanteur, il trempait désormais dans ce liquide délicieux et amniotique, détaché de toute contingence. Son esprit se mit à divaguer aussi bien que son corps à la surface de cette eau dans laquelle il ne pouvait s'enfoncer. L'expérience lui procurait ce dont il avait besoin. La technologie s'évertuait à accentuer le réel, alors qu'il ne désirait rien tant qu'une réalité diminuée. Trouver un abri dans lequel se dissimuler était tout ce qu'il voulait, une caverne où la honte céderait la place au bien-être animal. Isolé du reste du monde dans ce réduit tiède, il avait maintenant le sentiment que les messages innombrables qui zébraient l'espace ne le trouvaient plus sur leur route rectiligne. Les téléphones portables avaient cessé de sonner. Les communications interplanétaires traversaient le vide de l'espace sans heurter la sphère dans laquelle il était enfermé. On ne recevait plus rien. On n'émettait aucun signal. Toutes les transmissions étaient coupées. La chronologie perdit de sa substance et les

souvenirs commencèrent à se heurter. Sa vie lui apparaissait comme un agrégat de temps perdu. Rien d'utile ou de véritable ne lui était arrivé. Quelques instants éclatants surgissaient malgré tout au gré de collisions dérisoires avant de disparaître aussitôt dans l'obscurité. Il avait le sentiment d'assister à un feu d'artifice, mais de loin, rien de bien impressionnant. Ça n'était pas un jour de fête nationale sur le Champ-de-Mars, mais une commémoration effectuée sur le budget d'une petite commune endettée. Avait-il les yeux ouverts? L'impression d'apesanteur s'accroissait. Il volait à présent dans l'éther et parmi les planètes, baigné de lumière et de ténèbres. Il était loin. Ses membres s'engourdisaient et il se souvint de cette sensation qu'il avait déjà ressentie par deux fois dix-huit ans auparavant, lorsqu'il avait prié sous le soleil noir de Normandie et lorsqu'il avait joui le soir même dans le ventre de Miranda. Sa vie absurde ne valait-elle que pour ces moments-là? L'amour avait été la grande affaire de sa vie, la seule qui vaille. Il avait dû se colleter avec l'amour, avec son absence. Il avait supporté le désir et sa constance, la perspective toujours renouvelée de l'assouvissement, coexistence abominable, comme une guerre permanente et plus ou moins froide. Rien de ce qui caractérisait son époque ne lui semblait familier et s'il s'était concentré sur son passé, rêvant de Miranda, c'était pour mieux s'absenter du monde dans lequel il vivait. Il s'était adonné au plaisir coupable des slows britanniques sur lesquels il n'avait pourtant jamais dansé. Les guerres, les attentats, les jeux télévisés, les élections successives, la hausse des prix, le commerce en ligne, le clonage des brebis et le réchauffement climatique lui paraissaient étrangers, vagues et lointains, comme une rumeur dont on ne perçoit plus que les bruits étouffés. Il eut un éclair de lucidité, sa conscience refusant encore de s'abîmer dans le néant délicieux qui lui tendait pourtant les bras. Dans la pénombre confortable, l'absence de stimulus plongeait son esprit dans un étrange état

de conscience et d'oubli simultané. La date, notion abstraite par excellence, s'imposa pourtant à lui comme un objet venu d'un monde sans signification aucune. Et si le message en provenance de la galaxie Eurêka n'était autre qu'un calendrier très complexe, comme seuls les Mayas avaient su en produire? Pendant une fraction de seconde, et avant de tout perdre à nouveau, il eut une sensation de compréhension totale, comme si les grands mystères de la création se révélaient enfin à lui pour mieux lui être dérobés une fois encore. L'après-midi du 21 août 2017 touchait à sa fin et les astres qui avaient parcouru leur chemin sans se soucier des hommes étaient maintenant revenus à leur point de départ, ou tout du moins à une configuration ancienne, remettant peut-être les compteurs à zéro et les pendules à l'heure. Une nouvelle phase du saros 145 était en train de s'accomplir et l'ombre de la Lune traversait le continent américain de part en part comme une mystérieuse balafre. Walter, Miranda et lui-même gravitaient les uns autour des autres depuis tout ce temps, répétant des figures cycliques. Comme il existe entre les astres des points de Lagrange, c'est-à-dire des lieux où les forces de la gravité s'équilibrent, il devait aussi y avoir entre les êtres des zones de calme, des espaces où stationner sans subir les effets de marée. Avant de s'endormir tout à fait, Isaac eut la certitude de ne pas exister pour de bon, de n'être qu'une expérience issue de la multitude, une possibilité choisie entre des variations innombrables pour vivre et souffrir à titre d'exemple. Il n'était en réalité qu'un avatar de plus, un alter ego, comme le sont parfois les personnages de fiction. Puis il cessa de se débattre.

Le choc fut d'une violence extrême. Je fus arraché à ma contemplation et tiré en arrière par une main invisible. L'image de cet autre Isaac reflua dans la masse floue du second plan. Il n'y avait plus devant moi qu'un brouillard indistinct de bribes déjà vues

et rembobinées à toute vitesse. Tout défilait à présent à l'envers et en accéléré. Je régressai jusqu'au stade du rongeur, jusqu'à l'amibe avant de revenir à moi. Fasciné par le spectacle, j'avais oublié jusqu'à ma propre existence au sein de la sphère, m'identifiant à cet autre moi-même qui vivait en toute indépendance des événements pourtant étrangers à ma vie véritable. J'avais si bien perdu de vue l'endroit où je me trouvais que la brusque interruption me parut être un déchirement physique. On m'amputait à vif d'une partie de moi-même. Tout avait paru si réel que je m'interrogeai un instant sur la pertinence de la vision. On cherchait sans doute à m'enseigner quelque chose. Étais-je passé à côté de cette vie, devenant quelqu'un plutôt qu'un autre? Les divergences semblaient s'accroître avec le passage du temps, comme si la variation de trajectoire s'amplifiait avec la distance, à l'image d'une fusée qui dévie de sa course de manière imperceptible et finit pourtant par se perdre dans le vide de l'espace, loin de son objectif initial. Des événements revenaient toutefois de manière récurrente, comme des carrefours obligatoires dans l'entrelacs que formaient les galeries du temps. Malheureusement, je n'eus pas le loisir de m'appesantir sur cette idée, car de nouvelles formes émergeaient déjà de la fumée, me privant à nouveau de tout libre arbitre. Une nouvelle fois, j'étais poussé vers l'avant jusqu'à me heurter aux parois concaves de la sphère. Les yeux écarquillés malgré moi, je fus plongé corps et âme dans un décor toujours plus familier, comme jeté dans une fosse aux lions depuis les gradins.